

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 45

**Artikel:** Deux almanachs  
**Autor:** XX  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198411>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Liéne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Langue romanche.

Serix (près Oron), ce 29 octobre 1900.

Cher Monsieur,

Mon amour pour notre vieux patois m'a fait particulièrement goûter votre article du samedi 27 octobre, sur son riche cousin, le romanche, et m'engage à vous envoyer ces quelques lignes, résumé de lectures plus ou moins anciennes.

Deux tentatives pour grouper en pays grison les personnes s'intéressant à l'étude du romanche, la première, dont vous parlez, datant de 1863 et la seconde de 1870, n'eurent pas de succès. Une troisième, à la fin de 1885, jeta à Coire les bases de la *Societad raeto-romana* et réussit d'emblée à gagner plus de 300 adhérents.

Le but de cette société — laquelle n'a cessé dès lors de progresser et dont l'exemple devrait faire pâlir de jalousie les nombreux amateurs de patois que compte notre beau canton de Vaud — est de conserver et de rassembler les monuments du romanche et du latin et d'en recueillir les divers patois. Chaque membre paie une cotisation annuelle de cinq francs et a droit à recevoir gratuitement les *Annales*. La société se réunit deux fois par an en assemblée générale, et quatre fois en séance régulière. Dans ces réunions, il est de rigueur de parler romanche et « d'éviter », prescrivent les statuts, « des expressions étrangères ». Une autre société, la *Romania*, poursuit le même but dans les hautes vallées.

A la tête de ce *félibrige* romanche, travaille avec ardeur depuis de longues années, le conseiller national bien connu, M. Gaspard Decurtins, à Truns.

Tant il est vrai que l'homme n'apprécie souvent les biens qu'il possède que lorsqu'ils menacent de lui échapper, il s'est levé parmi nos compatriotes grisons une pléiade de philologues pour recueillir, devant l'invasion journalière de la langue allemande, les traditions orales, tout le folklore en un mot, de leur cher pays. Proverbes, vieilles chansons, locutions archaïques ont formé un recueil abondant et curieux en matériaux de toute sorte.

A côté de ces travaux purement philologiques est venue se greffer toute une littérature. Comme en Provence il n'y a pas que Mistral, dans les Grisons, Gaspard Decurtins n'est pas seul. Les Roumanille et les Aubanel, là-bas, sont, Huonder qui, de l'avis de judicieux critiques, est un lyrique de premier ordre; Muoth, auteur d'une épopée et de ballades d'une grande beauté; Caderas, Camathias et d'autres, peut être moins connus, mais non moins décidés à défendre le terrain contre la prépondérance germanique.

Que ne fait-on comme eux, chez nous, pour nos patois des Alpes, du Gros-de-Vaud et du Jura! La dernière heure va sonner pour le langage familial à nos pères. Et ce glas funèbre ne nous dirait rien? Allons, patoisans vaudois, mes frères, hardi! D'ailleurs, ne voyez-vous pas les savants autant qu'aimables rédacteurs du *Glossaire des patois de la Suisse*

romande vous tendre des bras reconnaissants.

A l'œuvre donc, avant qu'il soit trop tard!

Pardonnez, je vous prie, le décousu de ceci et soyez assuré de mon vif attachement.

OCTAVE CHAMBAZ.

Aigle, le 31 octobre 1900.

A la rédaction du *Conteur Vaudois*.

Monsieur,

La langue romanche est bien une langue et non un dialecte. Elle s'enseigne dans les classes supérieure de l'Ecole cantonale de Coire. Il y a encore actuellement des districts dans les Grisons où les jugements de tribunaux sont prononcés en romanche et publiés de même dans la *Feuille des Avis officiels*.

Pour les personnes qui pourraient s'y intéresser, il existe une grammaire de langue rhéto-romanche éditée par la maison Orell, Füssli à Zurich. L'auteur est M. Peter Justus Andeer, pasteur.

L'on peut aussi se procurer à Coire un dictionnaire rhéto-romanche-allemand à la librairie Hitz et Hail.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma sincère estime.

JULES SOUTTER.

## La cuisinière de Vinet.

A propos de l'inauguration de la statue de Vinet, voici une charmante anecdote:

En 1833, la *Société de la morale chrétienne* de Paris affecta une somme de 500 francs pour prix d'un concours sur la question suivante:

« Est-ce un devoir pour tout homme de cherché à se former une conviction en matière de religion et d'y conformer toujours ses paroles et ses actions? »

Alexandre Vinet prit note du concours, mais certaines circonstances ne lui permirent de s'en occuper que fort longtemps après. C'est seulement en 1839, au moment où l'on allait retirer du concours une question posée sans succès depuis plusieurs années, qu'il termina son mémoire et le fit parvenir à destination.

Ce travail obtint le prix de 500 francs, accompagné d'une superbe couronne de laurier artificiel.

Vinet était à ce moment professeur à l'Académie de Lausanne, et, dès que le fait fut connu, les professeurs et les étudiants lui firent une petite ovation qui le toucha profondément.

L'illustre professeur accrocha sa couronne de laurier et n'y pensa plus. Puis, quelques semaines plus tard, jetant machinalement les yeux sur cet objet, il remarqua que de nombreuses feuilles de laurier avaient disparu. La semaine suivante, il constata de nouveaux dégâts, à l'occasion desquels il ne put s'empêcher d'interpeller sa cuisinière:

— Mais, dites-moi, Rosine, à quoi faut-il attribuer la disparition de ces feuilles? Qui peut ainsi dépouiller ma couronne? . . .

— C'est moi, répond ingénument la cuisinière, je savais que monsieur aimait tant le goût du laurier dans la sauce.

On dit que jamais Vinet ne rit de meilleur cœur que ce jour-là.

## Deux almanachs.

Un lecteur du *Conteur vaudois* nous écrit:

Il me tombe sous les yeux l'almanach que publie pour 1901 un journal parisien illustré. Je ne vous en dirai pas le nom, car il n'est pas de ceux dont la place soit sur la table de famille, entre les ouvrages d'Urbain Olivier et la Bible de mariage. Nos pasteurs en interdiraient avec raison la lecture à leurs catéchumènes.

A côté de beaucoup de polissonneries, cet almanach contient cependant des pages amusantes, qui peuvent être lues de tous et auxquelles je me permets de faire quelques emprunts. Ils me serviront à faire, tout comme les princes de la critique, un parallèle entre ce genre de littérature en France et le type par excellence des almanachs populaires: *Le Messager boiteux* (le véritable) de Berne et Vevey.

Comme ce dernier, mon almanach parisien donne pour chaque jour des conseils pratiques d'agriculture. Voici pour janvier:

« Le mois de janvier étant peu propice aux fruits, légumes et céréales, on s'occupera avec succès de la culture des pâtes alimentaires. Voici une recette pour planter du macaroni.

Tracez des sillons à la charrue, dans votre champ; versez dans les dits sillons un mélange de jaune d'œufs, beurre et lait, bien battu. Cela fait, vous fermez vos sillons et piquez dans la terre des tiges de fer: tringles de rideaux, baleines de parapluie, etc. La pâte, en germant, monte autour de ces tiges et forme les succulents petits tubes jaunâtres connus sous le nom de macaroni. »

En février: « Quand la température est clémente, en février, on peut commencer à cultiver les jardins potagers. Pour ce faire, on enfonce dans la terre un grand nombre de souprières ou petites marmites, préalablement remplies de vermicelles; perles du Japon, choux et lard, poireaux et pommes de terre, etc. On met dans chacun de ces récipients un bon morceau de beurre et l'on attend qu'il pleuve dedans. Faire chauffer ensuite la pluie; on obtient ainsi de succulents potages qu'il ne reste plus qu'à saler. »

Une remarque sur le mois de mai:

« Le mois de mai a ceci de particulier qu'il revient tous les ans à la même époque; ce qui n'empêche pas les gens bien intentionnés de fredonner à tout propos: « Joli mois de mai, quand reviendras-tu?... »

La page consacrée au mois de mai renferme ce conseil:

« Les prétendus bienfaits de la pomme de terre constituent une erreur qu'il importe de combattre. A l'époque d'hygiène où nous vivons, il importe d'en proscrire l'usage, qui est des plus dangereux au point de vue de la santé publique. La pomme de terre, en effet, est un tubercule. Or il est avéré que les tubercules sont les meilleurs agents de la propagation de la tuberculose, cette abominable maladie, qui est la cause de tant de décès dans nos villes et nos campagnes. »

Juin inspire au facétieux auteur de l'opus-

cule des bords de la Seine, les réflexions suivantes :

« Le mois de juin a été placé à la suite du moi de mai dans le seul but d'en faire le sixième de l'année ; autrement l'année n'aurait pas eu de sixième mois, ce qui aurait été très gênant pour les gens venus au monde pendant ce temps. Les jours, par une fâcheuse habitude qu'ils ont prise depuis janvier, continuent à augmenter le matin et à augmenter le soir ; cependant ils n'ont pas une heure de plus pour cela. »

*Juillet* : « Les jours augmentent d'une façon déplorable, mais continuent à n'avoir que vingt-quatre heures, ce qui est un tort ; les nuits étant très courtes, il devient presque impossible de dormir. »

*Septembre* : « Les jours commencent à diminuer, et ce n'est pas trop tôt, car on en a plein le dos de ces magnifiques journées qui n'en finissent plus et qui prolongent démesurément nos occupations. »

Conseils pratiques pour octobre :

« En octobre on rentre les topinambours, les betteraves et tous les légumes qu'on a laissés librement brouter dans les champs pendant la belle saison. Le moment est également propice pour tirer les dernières carottes, ce mois étant de ceux où l'on a le plus besoin d'argent, à cause des vêtements d'hiver, du terme et du départ de la classe. »

Pour passer le temps en novembre : « Les champs sont déserts, il n'y a plus de plantes ni de fruits ; on ne sait que faire et l'on s'embête à mourir. Le mieux, quand on ne veut pas mourir, est de s'adonner à des occupations agréables. »

Précautions à prendre en décembre : « On fera bien, dans les premiers jours du mois, de tuer quelques renards, martres, zibelines, chèvres du Thibet et même des ours blancs si on en a dans sa basse-cour, afin de doubler les vêtements avec leur fourrure et de préparer les expéditions au Pôle-Nord. »

Ces facéties ne sont point choses nouvelles dans les almanachs ; Rabelais aimait déjà à en épicer ses fameuses *Prognostications*. Pourquoi le *Messageur boiteux de Berne et Vevey* (le véritable) n'en sert-il pas à ses lecteurs ? C'est qu'il sait qu'ils ne les goûteraient guère. Pour eux, le *Messageur boiteux* — le vrai, celui qui s'imprime à Vevey, chez les frères Klausfelder — est un ouvrage sérieux et qui doit demeurer tel. Il contient bien, si l'on veut, quelques contes pour rire, des boutades, parce qu'on ne peut demeurer perpétuellement grave ; mais son fond est celui de notre tempérament, qui passe pour peu folâtre et pour ennemi des excentricités.

Le *Messageur boiteux* ne serait plus le vrai, l'unique *Messageur boiteux de Berne et Vevey*, s'il se mettait à parodier les travaux des champs ou à donner des recettes bouffonnes. Ce qu'on y veut trouver, avec le récit des événements saillants de l'année écoulée, c'est la date des foires, de sages avis et conseils, l'indication du temps pour tous les jours de l'année, les lunaisons et ces sentences si curieusement dissimulées entre les signes cabalistiques rouges et noirs du calendrier, que c'est tout un labeur que de les lire. Mais comme on les retient une fois qu'on les a déchiffrées !

Antoine Souci, l'auteur deux fois centenaire du *Messageur boiteux* (de l'authentique), ne va pas chercher ses maximes dans les ouvrages de philosophie transcendante. Il veut être compris de tous. Oyez plutôt :

« Ce qui importe dans la vie d'un homme, c'est qu'il sache bien au juste ce qu'il veut, afin de ne rien entreprendre qui ne soit proportionné à sa nature. »

« Où il faut du nerf, les nerfs ne suffisent pas. »

« Nos amis auraient souvent mieux aimé un sourire de nous pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

« Un cœur joyeux vaut une médecine, mais l'esprit abattu dessèche les os. »

« Beaucoup de petites choses qui ne sont rien quand on en rit, deviennent des afflictions si on les prend trop au sérieux. »

« Les joyeux guérissent toujours. »

Comparez l'esprit de ces sentences à celui de l'almanach parisien.

Ce dernier, c'est la mousse du champagne.

L'esprit du *Messageur boiteux*, du véritable *Messageur boiteux* de MM. Klausfelder frères, à Vevey, c'est le vin de nos coteaux, qui convient mieux à notre estomac. XX

### Pourion et lo dzudzo.

Pourion étai on gaillâ que ne vaillâ pas la fleu dâi perès burâ ; c'étai ion dè cliiâo coo qu'amont bin l'ovradzo fé et lo vin pas bu et, quand bin l'étai on pourro diabblio qu'arâ pu gagni oquiè, ne battâi quasu jamé lo coup ; dâi iadzo, quand l'avâi bouna bianna, fasâi onco cauquiès dzornâ decé delé, mâ, quand l'avâi teri la mounia, l'allâvè tot lo drai la rupâ pè lo cabaret. Viquessâi ein roucaneint à draite et à gautse, cutsivè dein lè z'étrabliio àobin su la tète et lè dzeins ein ariont zu mé dè pedi se lo lulu n'avâi pas tant zu lè dâi à crotsets, kâ ne l'âi fasâi rein qu'eimpougni, assebin, l'avâi dza étâ à l'hostiau on part dè iadzo po cauquiès mancartouches que l'avâi fé.

Quand l'avâi bu on part dè demi litres, Pourion avâi onco 'na niassa dâo tonaire et fasâi crévâ dè rire tot lo cabaret avoué lè bambioulès que débliotâvè.

On dzo que lo dzudzo dè pè passâvè pè la tserrairie, iè laissè corré perquie bas son portamounia ein tréseint son motchéâ dè fatta, mâ, ne s'ein est pas apêçu tot lo drai et n'est qu'ein volliènt baire demi litre à la pinta que l'a vu que se n'ardzeint étai via. L'eût bo coudhi retornâ ein derrâi po vouâiti pè la tserrairie, mâ, motha ! lo porta-mounia avâi dza étâ accrotsi, et l'étâi Pourion que l'avâi trovâ. Ein lo ramasseint et dévânt dè lo fourrà dein sa fatta, stuce avâi bin guègnî dè ti lè côtes po voire se nion ne l'avâi vu eimpougni cliiâ renaille, kâ lo porta-mounia étai cossu et ào premi coup s'étâi de : « Boun'affèrè, y'arè dè quie bin mé goberdzi tandi on part dè dzo et fèrè pè dessus lo marsi cauquiès bounès rioulès ; mâ, 'na demi haora après, quand l'eût oïu tabornâ pè lo veladzo po lo porta-mounia que faillâi rapportâ ào dzudzo dè pè, la concheince l'âi a tot parai rebouilli et sè de : « Dianstre, ne faut pas allâ badenâ avoué lo dzudzo, m'ein vé allâ lo l'âi reindre tot lo drai et l'est bin lo diabblio se ne mé baillè pas oquiè ».

Noutron gaillâ ne fe don ni ion ni dou et l'âi va.

— Ah ! l'est té qu'as trovâ mon porta-mounia, l'âi fe lo dzudzo que cognessâi l'ozé, et bin, t'é onco on bon diabblio et on crâno zigue dè lo m'avâi rapportâ, t'é remacho millè iadzo, assebin, coumeint t'é on tot bon po ein contâ pè la pinta, vu t'ein derè iena, mâ 'na tota novalla avoué quiet te vas poi fèrè todrè lè coûtès à ti cliiâo que saront pè lo cabaret. Et cein sarâ po la recompeinsa que té dâive por m'avâi rapportâ mon borson.

— Et la quienna, monsu le dzudzo ? dese adon Pourion.

— Et bin, porrà-tou mé derè quinna differença l'âi a eintre on malheu et on merâcllio ?

— Ma fai na ! dese l'autre ein sè gratteint derrâi n'orolhiè.

— Et bin, on malheu, c'est que y'aussè perdu mon porta-mounia !

— Et on merâcllio ? fe Pourion, que vèyâi que lo dzudzo renasquâvè dè lo l'âi derè.

— On merâcllio, dese adon lo dzudzo, l'est que t'é, Pourion, te mè l'aussè rapportâ !

Et lo dzudzo l'âi a tot parai bailli veingt centimes po bairè dou petits verro dè goutte.

### Une cure de Bourquin.

Un de nos anciens abonnés nous écrit de R''' :

« Il y a quelques années, un jeune homme, marié depuis peu de temps, tomba gravement malade. Après avoir consulté plusieurs docteurs et pris inutilement nombre de poudres, de pilules et de potions, il s'en fut consulter un charlatan qui ne lui donna que quelques temps à vivre. Sur le conseil de plusieurs personnes, sa jeune épouse s'en alla, tout éplorée, à Lausanne, consulter le célèbre herboriste.

» Elle rentra à la maison, le cœur rempli d'espoir, annonçant à son époux une guérison certaine, après avoir pris quatre paquets de tisane.

» Deux paquets suffirent pour rétablir complètement le malade. Trois ou quatre semaines après, il se portait à merveille.

» Nos deux époux ne pouvaient assez remercier la Providence pour les bienfaits de Bourquin. Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée, grâce au bon vin de Lavaux. Notre jeune mari, qui ne l'aimait que trop et qui en était privé depuis assez longtemps, ratrapa largement le temps perdu. Et comme il avait « le vin mauvais, » il faisait parfois, à la maison, des scènes dont sa femme avait à souffrir. Aussi, disait-elle souvent à ses voisines : « Si j'avais pu prévoir cela, je ne serais jamais allée consulter Bourquin, il l'a trop bien guéri. »

### Blaireau, chat et chevreuil.

Le jour avant l'ouverture de la chasse au chevreuil, Achille Durapiat, ancien négociant enrichi dans les faïences, nettoya son fusil, décrota ses guêtres et fit recoudre un bouton à sa veste de chasse. Puis, il s'en alla faire une partie de dominos avec son ami Eusèbe et s'arranger avec lui pour la chasse du lendemain.

Achille Durapiat était plein d'espoir. Son chevreuil l'attendait à la lisière d'un bois, du côté de Savigny. Il l'avait vu à deux reprises au même endroit peu de temps auparavant. Pas moyen de le manquer. Il songea :

— Pourvu que cet intrigant de Flipotte ne me le vole pas !

Flipotte est un coureur de bois passionné, maureur à l'occasion, chasseur du 1<sup>er</sup> septembre au 31 décembre et braconnier le reste de l'année, sans moyen d'existence connu. Durapiat l'ayant rencontré rôdant autour de son « coin », ne pouvait le souffrir.

Ce soir-là, il quitta de bonne heure l'ami Eusèbe. Son chien l'attendait dans le vestibule, bâillant et attrapant des mouches. Un bon chien, je vous en réponds, dressé comme pas un, et du flair ! « Ici, Finaud, viens te coucher. » Le chien flaira dans tous les sens la natte qui lui servait de lit, s'accroupit en cercle, le museau allongé sur les pattes, et s'endormit avec la sérénité que donnent une bonne conscience et un estomac peu chargé... Pauvre bête, va ! Elle ne se doute de rien.

Peu semblable en cela aux grands généraux la veille d'une bataille, Achille eut de la peine à s'endormir. Pensez donc, quelle journée en perspective ! Le sommeil vint cependant et lui apporta de beaux rêves :

Dans un décor d'apothéose, il se vit avec son ami Eusèbe, revenant sur un char, derrière lequel pendaient, nobles victimes, trois chevreuils de superbe encolure.

Une foule émue et pénétrée d'admiration se pressait pour les voir. Achille, modeste et bienveillant jusque dans la gloire, saluait à droite et à gauche et désignait à Flipotte qui les regardait passer, jaune d'envie, le « coin » où ils les avaient tués. Il